

4. Le renoncement à nous-mêmes avec les prochains : humilité et pardon

Le renoncement à nous-mêmes, comme nous le voyons, concerne à la fois Dieu et les autres êtres humains, mais principalement Dieu.

Lorsque l'Écriture nous commande de nous comporter envers les autres de telle manière que nous préférions leur honneur et leur intérêt aux nôtres (Romains 12.10; Philippiens 2.3), elle nous ordonne ce dont notre cœur est incapable, s'il n'est pas d'abord vidé de son sentiment naturel. Nous sommes tous, en effet, tellement aveuglés et pleins d'amour-propre que personne ne doute qu'il a de bonnes raisons de s'élever au-dessus des autres et de les déprécier par rapport à lui-même.

Si Dieu nous a donné quelques qualités appréciables, dès que nous en prenons la mesure non seulement notre cœur se gonfle, mais il éclate presque d'orgueil! Nous sommes pleins de défauts que nous cachons soigneusement aux autres, alors que nous prétendons qu'ils sont petits et légers; il arrive même que nous les considérons comme s'ils étaient des qualités! Quant à nos points forts, nous les apprécions tellement qu'ils nous remplissent d'admiration. Si les autres possèdent les mêmes qualités et en plus grande mesure que nous, et que nous devons le reconnaître, nous les ignorons ou les déprécions tant que nous pouvons. En revanche, nous ne nous contentons pas de juger avec sévérité les défauts de nos prochains, nous les amplifions odieusement.

De là vient l'impertinence avec laquelle chacun de nous, comme s'il échappait à la condition commune, cherche à avoir la prééminence sur les autres et, sans exception, les méprise comme s'ils nous étaient inférieurs. Les pauvres cèdent aux riches, les vilains aux nobles, les serviteurs à leurs maîtres, les ignorants aux savants; mais chacun a dans son cœur le sentiment qu'il est digne d'être considéré meilleur que les autres. Chacun, de son point de vue, règne en souverain dans son cœur¹⁰. En s'attribuant les qualités qui lui plaisent, il censure les pensées et les mœurs des autres. Si un conflit éclate, le venin sort et se manifeste. Certes, plusieurs ont l'apparence de la générosité et de la réserve tant que tout leur sourit; mais combien y en a-t-il qui conservent leur douceur et leur modestie si on les attaque ou les irrite?

Il ne peut, en effet, en être autrement tant que cette peste mortelle que sont l'amour-propre et l'autosatisfaction¹¹ n'est pas arrachée du plus profond de notre cœur, comme le préconise l'Écriture. Si nous l'écoutons, nous nous souvenons que tous les biens que Dieu nous accorde ne nous appartiennent pas en fait, mais sont des dons de sa générosité. Si quelqu'un s'en enorgueillit, il manifeste ainsi son ingratitude. « Car qui est-ce qui te distingue?, dit Paul; et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu, comme si tu ne l'avais pas reçu? » (1 Corinthiens 4.7). Par ailleurs, en examinant constamment nos défauts,

10. Une référence à l'orgueil naturel de l'homme, cf. IC, I, 1, 2; II, 1, 1.

11. Le texte latin a ici le grec : *tēs philoneikias kai philautias*.

nous avons à faire preuve d'humilité. Ainsi, il ne restera plus rien en nous qui nous permette de nous vanter, mais il y aura plutôt l'occasion de nous mortifier et de nous abaisser.

De plus, il nous est recommandé d'admirer et d'honorer les dons de Dieu que nous discernons dans nos prochains, afin que nous en venions à féliciter les personnes qui les ont reçus. Ce serait, en effet, une grande impudence de notre part de vouloir priver quelqu'un de l'honneur que Dieu lui a accordé.

Il nous est donc demandé de ne pas juger les défauts des autres, mais d'en faire peu de cas, non pas pour les entretenir par des compliments, mais afin de ne pas blesser celui qui a commis une faute, puisque nous devons avoir une attitude d'amour et de respect pour lui. Il découlera de cela que nous sommes appelés à être non seulement modestes et modérés avec ceux avec qui nous avons affaire, mais aussi gentils et bienveillants. On ne parviendra jamais à de vrais égards envers les autres autrement qu'en ayant un cœur disposé à s'abaisser et à les respecter.

5. Le service du prochain dans l'amour et la communion mutuelle

Quelles sont les difficultés auxquelles se heurte notre devoir en ce qui concerne le bien de notre prochain? Nous ne ferons rien sans renoncer à nous-mêmes et sans abandonner nos sentiments charnels¹². Car qui accomplira les tâches que Paul requiert de l'amour, s'il n'a pas renoncé à lui-même pour se consacrer entièrement à ses prochains? « L'amour, dit-il, est patient, serviable; il n'est pas envieux, ne se vante pas, ne s'enfle pas d'orgueil, ne cherche pas son intérêt... » (1 Corinthiens 13.4-7). S'il n'y avait que cela : ne pas chercher notre propre intérêt! Mais, en plus, il nous faut aller à l'encontre de notre nature qui nous pousse à l'amour de nous-mêmes. Elle ne supporte pas que nous soyons désintéressés en ce qui concerne nos propres intérêts, afin de veiller sur ce qui est avantageux pour les autres ou de renoncer à nos droits en faveur de nos prochains.

L'Écriture, pour nous convaincre, nous montre que tous les biens que nous avons reçus du Seigneur nous ont été confiés, à condition que nous les utilisions pour le bien commun de l'Église. Car l'usage légitime de ces bienfaits consiste en une solidarité amicale et généreuse avec nos prochains. Dans ce cas, le meilleur principe, et le plus sûr, est de dire que tout ce que nous avons de bon nous a été donné en garde par Dieu, à la condition que nous l'utilisions pour le bien des autres (1 Pierre 4.10).

L'Écriture va plus loin en comparant les dons que chacun de nous a reçus aux capacités des différents membres du corps humain (1 Corinthiens 12.12 *sqq.*). Aucun des membres n'a sa capacité que pour lui-même et ne l'uti-

12. Cf. *Catéchisme de Genève*, q. 218-221.

lise que pour ses intérêts privés, mais pour le bien des autres membres. Il n'en reçoit pas d'autre bénéfice que celui qui est partagé avec tous et qui est répandu dans tout le corps. Ainsi, le croyant doit mettre ses facultés au service de ses frères et sœurs, ne prenant soin de lui-même que dans la mesure où il considère l'intérêt commun. Par conséquent, que ceci soit notre principe en ce qui concerne une attitude bonne et humaine : nous sommes les dispensateurs, avec tout ce que le Seigneur nous a donné, de ce qui peut être utile à notre prochain. Nous aurons à rendre compte, un jour, de la manière dont nous nous serons acquittés de notre charge. De plus, la seule façon d'agir avec ce qui nous a été confié est de suivre la seule règle de l'amour. La conséquence sera non seulement que nous joindrons le soin que nous devons à notre prochain à celui de nos propres intérêts, mais que nous soumettrons notre intérêt à celui des autres.

Le Seigneur nous donne une illustration de la bonne manière d'administrer ses dons dans la recommandation faite au peuple d'Israël lorsqu'il lui accordait le moindre bienfait. Il a ordonné, en effet, que les premiers fruits lui soient offerts (Exode 22.28-29; 23.19). Le peuple attestait ainsi qu'il ne lui était pas permis de recevoir comme bien quelque chose qui n'aurait pas déjà été consacré à Dieu. Si les dons que Dieu nous a faits sont seulement sanctifiés pour nous après que nous les lui avons consacrés, il y a donc un abus lorsque cette consécration n'est pas faite. Cependant, il serait fou de notre part d'imaginer enrichir Dieu en lui offrant ce que nous avons en main. Comme notre générosité ne peut s'exercer envers lui, comme le dit le psalmiste (Psaumes 16.2-3), nous devons la pratiquer envers ses serviteurs dans ce monde. Voilà pourquoi, aussi, les aumônes sont considérées comme des offrandes saintes (Hébreux 13.16; 2 Corinthiens 9.5, 12); cela montre qu'elles sont des exercices qui correspondent, maintenant, à l'observation de la Loi autrefois, dont je viens de parler.

6. Nous nous devons à tous, même à nos ennemis

Afin que nous ne nous lassions pas en faisant le bien (Galates 6.9) – ce qui arriverait, sans aucun doute – nous devons nous souvenir aussi de ce qu'ajoute l'apôtre : l'amour est patient et ne s'irrite pas (1 Corinthiens 13.4-5). Le Seigneur ordonne de faire le bien à tous sans exception, même si, pour la plupart, nous les considérons indignes étant donné leur valeur. Mais l'Écriture objecte, en nous exhortant, que nous n'avons pas à penser à cela, mais plutôt à l'image de Dieu en tous¹³, image qui inspire respect et amour; nous devons reconnaître cette image tout particulièrement dans nos frères en la foi (Galates 6.10), et cela d'autant plus qu'elle est renouvelée et restaurée en eux par l'Esprit de Christ.

13. Cf. *IC*, II, VIII, 46, 55.

À quiconque donc qui se présentera à nous demandant de l'aide, nous n'aurons aucune raison de refuser de nous occuper de lui. Si nous disons qu'il est étranger : le Seigneur lui a conféré une humanité proche de la nôtre. C'est pourquoi il nous exhorte à ne pas mépriser notre chair (Ésaïe 58.7). Si nous disons qu'il est « minable », dépourvu de qualités, le Seigneur répond en nous faisant remarquer qu'il l'a honoré en faisant briller son image en lui. Si nous pensons que nous ne lui devons rien, le Seigneur nous dit qu'il le met à sa place, afin que nous reconnaissions envers celui-ci les bienfaits que lui, le Seigneur, nous a accordés. Si nous disons qu'il n'est pas digne que nous le fréquentions, l'image de Dieu que nous contemplons en lui est bien digne que nous nous impliquions pour elle, en engageant ce qui nous appartient. Si c'était quelqu'un qui, non seulement n'aurait rien mérité de notre part, mais qui aurait mal agi envers nous et nous aurait fait subir des affronts, cela ne serait pas une raison suffisante pour que nous renoncions à l'aimer, à lui faire du bien et à lui rendre service. Car si nous disons qu'il a mérité que nous lui fassions du mal, Dieu pourra nous demander quel mal, lui, le Seigneur, nous a fait, lui dont nous tenons tout notre bien. Quand Dieu nous commande de pardonner aux hommes les offenses qu'ils nous ont faites (Luc 17.3; Matthieu 6.14; 18.35), il les prend en charge.

Tel est le chemin par lequel il est possible de parvenir à réaliser ce qui est non seulement difficile pour la nature humaine mais entièrement opposé : aimer ceux qui nous haïssent, rendre le bien pour le mal, prier pour ceux qui nous maudissent (Matthieu 5.44). Nous y arriverons, je l'affirme, si nous nous souvenons que nous ne devons pas nous arrêter à la méchanceté des hommes, mais contempler plutôt en eux l'image de Dieu qui, par son excellence et sa dignité, peut et doit nous inciter à les aimer, à gommer leurs vices qui pourraient nous en détourner¹⁴.

7. Le véritable amour vient du cœur

Cette mortification n'aura lieu en nous que lorsque nous aimerons parfaitement. Cela ne se fait pas seulement en s'acquittant des actes qui relèvent de l'amour, mais en s'en acquittant avec un réel sentiment d'amitié. Il peut arriver, en effet, que quelqu'un fasse extérieurement à son prochain tout ce qu'il doit, tout en étant loin de faire son devoir comme il le faudrait. On en voit beaucoup qui veulent passer pour très généreux et qui, cependant, ne donnent rien sans réticence, ou le font avec ostentation, ou accompagné de paroles condescendantes. Le malheur de notre temps est que la plupart des gens ne font plus d'aumônes, sinon avec un dédain ou une arrogance qui ne devrait pas être toléré, même parmi les païens.

14. *JC*, I, xv, 3-4.

Le Seigneur requiert des chrétiens bien autre chose qu'un visage joyeux et souriant, qui rende leur charité aimable, pleine d'humanité et de considération. Il faut, d'abord, qu'ils se mettent à la place de la personne qui a demandé du secours, qu'ils aient pitié de son sort comme s'ils le ressentiaient et le supportaient et qu'ils éprouvent un sentiment de miséricorde qui les pousse à l'aider, comme s'il s'agissait d'eux-mêmes. Celui qui aura un tel cœur fera plaisir à ses frères, non seulement sans teinter sa largesse de la moindre arrogance ou de critique, mais aussi sans mépriser celui auquel il fait du bien en raison de son malheur, et en veillant à ce qu'il ne sente pas lui redevoir quelque chose. Il en est de même que pour l'un des membres du corps : un membre malade, guéri par la vigueur des autres, n'est pas déconsidéré comme faible et redevable. L'entraide des membres n'est pas considérée comme gratuite, mais comme le paiement normal de ce que demande la loi de nature; la refuser serait monstrueux.

Ainsi, un autre point est précisé : nous ne devons pas nous considérer comme libérés et acquittés lorsque nous aurons fait notre devoir quelque part, comme on le croit en général. Il arrive qu'un riche, lorsqu'il a fait un don de ses biens, se croit dispensé de s'intéresser à d'autres situations, comme si elles ne le concernaient pas. Bien au contraire, chacun doit considérer qu'il est débiteur envers ses prochains de tout ce qu'il a et de tout ce qu'il peut accomplir; il ne doit donc pas limiter l'obligation qui est la sienne de leur faire du bien, à moins que les moyens lui fassent défaut. Son action charitable se développe tant qu'elle peut; son mobile est la loi de l'amour.

8. Le renoncement à nous-mêmes en ce qui concerne Dieu

Traisons plus longuement l'autre aspect du renoncement à nous-mêmes, qui concerne Dieu. Nous en avons déjà parlé en passant; il serait superflu de répéter ce qui a déjà été dit. Il suffira de montrer comment nous sommes ainsi incités à la patience et à la tolérance.

Tout d'abord, en cherchant comment bien vivre avec une assurance paisible, l'Écriture nous rappelle toujours de nous abandonner à Dieu avec tout ce qui nous appartient, de lui soumettre les sentiments de notre cœur afin que celui-ci soit dompté et disponible. Nous avons des envies impérieuses et des appétits démesurés qui nous font désirer notoriété et honneur, chercher la puissance, amasser des richesses et obtenir ce qui nous semble gratifiant et magnifique. Par ailleurs, nous craignons et haïssons singulièrement la pauvreté, la médiocrité et l'ignominie, et donc nous les fuyons par tous les moyens possibles. C'est pourquoi on voit quelle inquiétude d'esprit habite ceux qui organisent leur vie selon leurs propres projets, combien de choses ils essayent, combien de sujets de tourment ils ont, afin de parvenir là où leur ambition et leur convoitise les poussent, et d'éviter la pauvreté ou une condition sociale médiocre.